

*Dans la solitude des champs de coton* / Bernard-Marie Koltès  
Mise en scène Maya Bösch

« *La manière commerciale d'envisager les rapports humains me paraît la plus proche de la réalité. L'affectivité existe aussi dans le commerce. La tendresse apparaît toute seule... ou n'apparaît pas. Comme dans la vie.* »  
Bernard-Marie Koltès

On avait presque oublié la puissance et la poésie de la langue de Koltès, moins joué sur nos plateaux ces dernières années. La proposition du POCHÉ /GVE de monter *Dans la solitude des champs de coton*, texte achevé en 1986, m'a mise face à une pièce d'une beauté et d'une radicalité absolues. Un dialogue platonicien, une confrontation de deux êtres singuliers, à cette heure et dans ce lieu, ici et maintenant, dans un monde en feu, comme une possibilité d'explorer et d'imaginer une autre humanité.

La langue se déploie comme une immense toile qui devient à la fois paysage et disparition, comme dans la peinture du XVIIIème. Elle est aussi crépusculaire que le reste, urbanisme, architecture, climat, elle signe la fin d'une époque et d'une conception du monde avant la grande chute libérale.

Selon François Bon, Koltès a voulu écrire une pièce sur un événement qui n'a pas de durée : *croiser le regard*. Arraché à la vie même, voici *un deal*, dans une de nos villes, nulle part. Au coin des rues, quand la nuit se prend dans l'aube et inversement, où peuvent se rencontrer des fauves, des délaissés·es, des errants·es.

Des yeux embrumés, des regards flous.

*Croiser le regard*. Ce qui compte alors, c'est le rapport lui-même, le lien entre le Dealer et le Client, entre Laurent Sauvage et Fred Jacot-Guillarmod. De soi vers autrui. Et inversement, si tout se passait bien. Mais sait-on ce qui passe vraiment au fil de ces monologues alternés ? Ce qui passe vraiment du Dealer qui affirme *Moi, j'ai le langage de ce territoire*, au Client qui répond *Je suis l'étranger qui ne connaît pas la langue ?*

C'est une autre conception du commerce entre les personnes et du temps : il s'agit d'un temps offert à l'autre, comme un cadeau, ou comme une attention particulière et unique, car non commerciale et gratuite. C'est une logique propre de la nuit, ou du silence de la nuit et ses mystères. C'est l'envers du capitalisme.

Ce *deal* tord la géométrie du désir et déconstruit l'existence jusqu'à son anéantissement, comme un chant d'amour du langage pour le langage. Cri, silence.

Je veux créer un arrêt sur image, plonger dans cette solitude à nu, comme une violence du sentiment ; je veux faire résonner la langue de Koltès jusqu'à ce qu'elle nous enveloppe, pénètre, suffoque, transcende, comme la nuit ; je veux travailler sur la vibration des mots, sur le souffle des deux présences, UNE HUMANITE ANIMALE, et composer une musicalité étrange d'un dehors ailleurs ; je veux voir l'ombre des acteurs, le reflet de leurs yeux, la chute de leurs corps ; je veux explorer une nouvelle spatialisation des échanges, du regard et de l'écoute, et provoquer des perceptions et sensations nouvelles ; pour que le spectateur puisse errer seul dans les méandres de l'enfer humain, de la cruauté, à l'abri du jugement des autres, et très proche de ses vérités intimes.

Genève, avril 2024, Maya Bösch